

LE MONUMENT
DE
DANNEMOIS

(15 SEPTEMBRE 1872)

DISCOURS

DE

M. CARNOT

DÉPUTÉ DE SEINE-ET-OISE

ET DE

M. F. BAZIN

PROFESSEUR A L'ÉCOLE TURGOT, EX-OFFICIER DES FRANCS-TIREURS DE PARIS

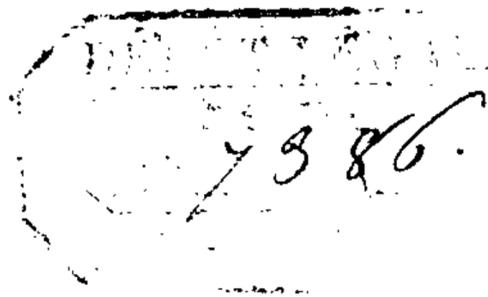
PARIS

M^{me} V^{ve} MILLIÈRE, LIBRAIRE

65, RUE TURBIGO, 65

—
1872

L⁵⁷
b
3760



PARIS. — IMPRIMERIE DE Vve ÉDOUARD VERT.
29, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

LE MONUMENT

DE

DANNEMOIS

13 SEPTEMBRE 1872

5

A messieurs les Rédacteurs des journaux *le Siècle*, *le Rappel*, *l'Opinion nationale*, *le Petit journal*, *l'Union démocratique* de Seine-et-Oise, et *le Travail*, de Melun.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dimanche dernier, Dannemois était en fête. On y célébrait le deuxième anniversaire du premier combat livré après Sédan, le 18 septembre 1870¹.

Grâce à l'initiative de M. F. Bazin, assisté des francs-tireurs Nesnard² et Bougrond³, et au concours d'un certain nombre de citoyens de Milly, le souvenir de cet événement sera perpétué par un monument dont la première pierre vient d'être posée. M. Carnot, député de Seine-et-Oise, et M. le sous-préfet d'Étampes, M. Tramont, avaient tenu à honneur de présider cette patriotique cérémonie. M. Lefèvre-Pontalis, député, s'était excusé, par une charmante lettre rendue publique, de ne pouvoir y assister. Une affluence considérable, venue des alentours,

¹ Le 18 septembre 1870, une colonne ennemie, forte de trois mille hommes environ, avec douze pièces de canon, se trouvait arrêtée à Dannemois, pendant deux heures et demie, par une poignée de gardes nationaux et de francs-tireurs, commandés par le capitaine Bonnet et le lieutenant F. Bazin. L'ennemi repoussé trois fois, après avoir tiré trois volées de mitraille, fut forcé d'envoyer escadrons sur escadrons pour faire abandonner le terrain à ces braves gens, dont le pays fut livré au pillage et les maisons brûlées en punition de leur vaillance et de leur patriotisme.

² Nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite à Châteaudun le 18 octobre 1870.

³ Porté pour la médaille militaire pour avoir sauvé le drapeau de la ville de Châteaudun, pendant le bombardement.

donnait à cette fête une animation peu commune. A une heure et demie, le cortège officiel quittait la mairie, précédé de la Société musicale de Milly (fanfare et orphéon); en avant marchaient, le fusil sur l'épaule et d'un air des plus déterminés, les élèves de l'institution de M. Champion, de Milly ; ils étaient commandés par leur brave instructeur, M. Soret, amputé de Reichshoffen, chevalier de la Légion d'honneur. C'est dans cet ordre qu'on arriva au lieu où sera érigé le monument¹. Sa place est actuellement marquée par une pierre carrée, sur laquelle flotte le drapeau tricolore. Quatre mâts, décorés de drapeaux et d'oriflammes, ornent les extrémités de la place. Les jeunes pupilles de la République, comme les a baptisés M. Carnot, forment le demi-cercle. L'orphéon ouvre la séance par le chœur patriotique : *Clairons et tambours*; après quoi le lieutenant Bazin, sous l'uniforme sévère de franc-tireur, prend la parole et retrace d'une voix émue le courage et les souffrances de ces braves gens, qui ont expié par la fusillade, l'incendie et le pillage, le crime d'avoir défendu leurs foyers envahis. Son discours soulève des applaudissements unanimes, et les cris de : « Vivent les francs-tireurs ! » se mêlent à ceux de : « Vive la République ! »

Après lui, M. Carnot a fait ressortir la grandeur du rôle des francs-tireurs, le courage et l'abnégation de ces volontaires courant à l'ennemi, et qui, traités par lui en brigands, n'ont d'autre perspective, sur le champ de bataille, que la torture et la mort. Son langage élevé émeut l'assistance, les applaudissements éclatent de toute part; M. le sous-préfet en donne le signal par le cri de : « Vive la République ! » répété avec enthousiasme par plus de 1500 voix. La fanfare termine la cérémonie par le brillant et patriotique pas redoublé : *Alsace-Lorraine*. Une quête improvisée par madame Carnot, mademoiselle Tramont et madame F. Bazin a produit une assez jolie somme au bénéfice des victimes de la guerre. Les héros de Dannemois et de la Montignotte doivent être contents : justice leur est rendue.

Veuillez agréer, etc., etc.

A HÉDOUIN,
Conseiller municipal.

¹ M. Dubois, statuaire, dont le patriotisme égale le talent, a bien voulu se charger des quatre médaillons qui orneront les faces de cette modeste pyramide.

DISCOURS DE M. F. BAZIN

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a bientôt presque deux ans (18 septembre 1870), cette fête, aujourd'hui si brillante, offrait un terrible tableau. L'armée prussienne, victorieuse à Sedan, se ruait sur notre pauvre France ; Paris fermait heureusement ses portes et nos campagnes affolées subissaient les douleurs de l'invasion. Un seul village, celui de Dannemois, armé à la hâte, grâce au patriotisme de M. le maire, M. Bocquet, fut le premier à résister.

Quelques francs-tireurs, envoyés ici en subsistance, furent heureux et honorés de lui prêter leur faible concours. Une armée, car c'était une armée, commandée par le prince Albrecht, fut tenue deux heures et demie en échec par cette poignée d'hommes ; 250 Prussiens à peu près y mordirent la poussière ; MM. Ledur, Belzanne, Mettaud, Bourdeau, Michault, Gauthier, Decquet et le vieux et brave garde champêtre le savent bien.

Le comte de Horn qui, m'a-t-on dit, avait promis le pillage à ses husards de la Mort, paya aussi sa dette à notre patrie... il avait vécu. Devant cet échec qui sera l'éternel honneur de ces braves gardes nationaux, la rage de l'ennemi fut à son comble ! « Quoi ! des paysans, disaient ces petits-fils des soldats d'Iéna, osent nous résister, nous qui avons pris un empereur et rançonné une ville de 80,000 âmes avec 5 uhlan ! où est le maire ? où est le maire ? — Le voici, s'écria l'honorable M. Bocquet, accompagné de son fils et de son héroïque compagne. » On se jeta sur lui, on le frappa, on le terrassa, on lui mit pour ainsi dire les menottes ! « Fusillez-moi si c'est là votre désir, mais ne me traitez pas ainsi. . . Sont-ce donc des soldats, disait encore M. le maire à un officier général ; si nous étions chez vous, vous, nos ennemis, ne vous seriez-vous pas défendus ? » Ces nobles paroles, dignes d'émouvoir tout autre qu'un Prussien, firent peu d'impression sur ce chef de brigands, et ce ne fut qu'à la prière de cette héroïque femme, à laquelle nous sommes heu-

reux de rendre ici hommage publiquement, que le sang de cet homme de cœur et de son fils fut épargné; néanmoins, pour lui faire expier sa faute, car c'en était une alors que de défendre son pays..., on le laissa garrotté pendant vingt-quatre heures et privé de toute nourriture. Il fut là, fort comme il l'avait été auparavant, et sa pensée était toute à nous, francs-tireurs abandonnés par l'impéritie d'un chef commandant 1,400 hommes, 1,400 hommes qui, plus tard, sous le commandement de MM. de Lipowski, Ledeuil, Durozet, Jacta, Boulanger, Kassner, Charbrillat, Echasson, La Cécilia et Marcelli, allaient bientôt venger Dannemois à Ablis, à Châteaudun, à Coulmiers, à Varize, à Firfol et à Alençon!! Sa pensée était encore tout entière à ces braves gens dont les maisons brûlaient pour avoir voulu défendre l'honneur de la patrie!

Ah! Mesdames et Messieurs, de quel sentiment d'indignation n'ai-je pas été saisi, en arrivant ici, il y a bientôt un mois, lorsque je jetai les yeux sur la brochure d'une personne mal renseignée par des habitants de la localité.

Ces braves gens qui nous entourent, et auxquels notre bataillon a toujours rendu hommage, ces braves gens, dis-je, étaient ivres au moment de l'action, de libations et de patriotisme; ce brave et honnête M. Bocquet, qui n'avait pas quitté son poste pour sauver sa commune, s'était sauvé dès les premiers coups de feu avec son fils ..

Voilà comment on écrit l'histoire quand on est mal renseigné; vous tous, qui comme moi étiez présents à l'action, vous avez fait justice, n'est-ce pas, et il y a longtemps, de ces brochures écrites au coin d'un bon feu. Honneur donc à Dannemois et à son maire, honneur à madame Bocquet!

Nos morts, couchés encore sous une ou deux couches de terre, et auxquels on rendra les derniers restes à la sépulture, protestent aussi de leur côté. Il me semble les voir en ce moment rouges d'indignation, s'écrier avec horreur : « France, France, est-ce ainsi qu'on insulte à tes martyrs, à tes défenseurs! »

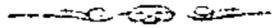
Et vous, mes enfants, soldats véritables de la revanche si chère à nos cœurs, vous, les enfants des héroïques volontaires de la Montignotte¹, de Milly (26 et 28 septembre 1870), quand vous passerez devant cette modeste pyramide, rappelez-vous les paroles de cet homme généreux dont le père organisait la victoire quand la patrie était en danger, découvrez-vous devant les mânes de ces héros dont la devise a toujours été

¹ Voir plus loin le compte rendu du combat de la Montignotte.

honneur et patrie, et priez le Dieu de la France de vous permettre d'en faire autant.

Allez, ne craignez rien, vous irez bientôt sur leurs traces ; car tous, au nom de l'égalité, vous serez soldats. Quand votre maître bien-aimé, M. Champion, vous fera étudier les côtes de France, arrêtez vos regards sur cette petite plaine de Trouville où l'honnête M. Thiers pointe lui-même les canons et fait travailler notre armée.

Pendant que les trois souverains passent en revue ceux que nous connaissons si bien, et auxquels nous gardons un bon et vieux souvenir, M. Thiers établit sur des bases inébranlables les engins de cœur les plus redoutés des représentants du despotisme : la liberté, le patriotisme et l'instruction gratuite et obligatoire.



DISCOURS DE M. CARNOT

CHERS CONCITOYENS,

Le récit que vous venez d'entendre a ramené forcément nos souvenirs vers une époque fatale ; mais il doit avoir fait tressaillir vos cœurs de patriotes.

On a répété trop souvent que la France ne s'est pas défendue contre l'invasion étrangère : on la calomnie.

L'empire avait laissé la France avec des forces militaires insuffisantes, mal organisées, mal approvisionnées, mal administrées surtout, et confiées à des commandements quelquefois déplorables. Cependant, malgré ce désordre et cette pénurie, plusieurs chefs de corps ont pu soutenir la lutte glorieusement, et même remporter des avantages : ceux-là méritent toute notre estime.

Mais ils ne sont pas seuls à la mériter. La plupart de nos historiens n'ont parlé que des armées régulières, sur lesquelles les renseignements abondent. Ils auraient dû parler davantage, ne fût-ce que dans un intérêt de morale patriotique, des résistances organisées spontanément sur quelques points du territoire. Sans doute, faute de temps et de ressources, ces entreprises n'ont pas été couronnées de succès ; souvent même, elles n'ont fait qu'irriter des ennemis barbares, dont la colère retombait sur les populations inoffensives. Mais notre reconnaissance n'en est pas moins acquise aux citoyens qui, ne prenant conseil que de leur dévouement et de leur courage, ont tenu la campagne, harcelé l'adversaire, et ralenti sa marche, en lui faisant éprouver des pertes sensibles. Si ce mode de résistance s'était généralisé, une guerre de partisans aurait peut-être désorienté les envahisseurs plus que la guerre méthodique, et pour ainsi dire classique, à laquelle ils s'attendaient et à laquelle ils s'étaient préparés mieux que nous.

Ce qui prouve combien ces attaques soudaines les contrariaient, c'est la fureur et la crainte qu'elles excitaient chez eux, ce sont les cruelles représailles qu'elles leur inspiraient.

Ils ont même créé à cette occasion une sorte de jurisprudence à leur usage, que notre conscience ne saurait ratifier. Comment ! deux

hommes sont pris les armes à la main; mais l'un était inscrit sur les contrôles d'un bataillon : il sera simple prisonnier de guerre; c'est le privilège du soldat de profession; l'autre est un paysan qui, voyant l'ennemi entrer dans son village, a décroché son fusil, sa hache, sa fourche ou sa faux, pour défendre ce qu'il a de plus cher, sa famille et sa chaumière; ou bien c'est un vaillant citoyen qui a couru volontairement, irrégulièrement, je le veux bien, à la frontière menacée : ceux-là seront traités en brigands, en pirates !

Ne nous a-t-on pas enseigné dès l'enfance ce qu'ordonne le patriotisme? Non, je ne puis m'accoutumer à regarder comme un brigand l'homme qui va combattre pour son pays, sans se munir d'une patente.

Est-ce que les Prussiens eux-mêmes ne prodiguent pas des témoignages publics de reconnaissance à leurs irréguliers de 1813, à leurs volontaires, aux fameux chasseurs noirs qui ont tant contribué à délivrer l'Allemagne envahie par le premier des Napoléons?

Honorons à notre tour ceux de nos frères, villageois ou bourgeois, qui, répondant au cri d'alarme de la France, ont quitté leurs foyers pour prendre les armes. S'ils sont tombés sous les coups de l'ennemi, victimes de leur glorieuse témérité, que des monuments funéraires comme celui-ci leur soient élevés! Gardons-nous de décourager d'avance ceux qui voudraient les imiter; gardons-nous-en surtout au moment où nous appelons toute la population française à faire son apprentissage militaire. Il faut que chaque Français devienne au besoin un défenseur de la patrie, comme le seront bientôt ces jeunes pupilles de la République dont nous admirions tout à l'heure les exercices avec tant de satisfaction, avec tant d'espoir.

Mes chers concitoyens, le département de Seine-et-Oise a eu le triste privilège de servir de quartier général aux Prussiens; il a supporté le luxe de l'occupation étrangère, et nulle part peut-être elle n'a laissé des impressions plus détestables. Dès l'arrivée des Allemands, plusieurs de nos localités avaient donné l'exemple de ces résistances partielles que nous regrettons de n'avoir pas vu se multiplier. Celui de Dannemois a été le premier en date : un combat s'est livré aussi dans les roches qui nous entourent, la veille même de l'investissement de Paris. Il nous a coûté cher, vous ne le savez que trop, vous, acteurs et témoins de la lutte, francs-tireurs et paysans improvisés soldats; il nous a coûté cher! En voici la preuve. Cette terre que nous consacrons aujourd'hui fut arrosée d'un sang précieux. Mais il a coûté plus cher à l'ennemi : la petite commune de Dannemois aura sa place dans notre histoire nationale.

LE COMBAT DE LA MONTIGNOTTE

26 ET 28 SEPTEMBRE 1870

Comme on pourra le voir dans le premier fascicule de notre *Histoire des Francs-Tireurs de Paris*, la brave population de Milly, électrisée par notre arrivée, s'était levée en masse ; un jeune soldat, le fils Dallier, s'offrit pour aller s'enquérir, à Fontainebleau, de la marche de l'armée prussienne, et nombre d'habitants, n'écoutant que leur patriotisme, poussèrent des reconnaissances jusqu'à Perthes, Soisy, Courances et Moigny. Le maire de Milly, l'honorable M. Basfroid, dont les conseils devaient nous être si précieux pour organiser la défense, fut malheureusement victime d'une erreur inexplicable : le colonel Arohnson donna l'ordre de l'arrêter !! On l'arrêta comme suspect et, le lendemain, l'enthousiasme, qui aurait pu nous être si utile, se changea en malédictions... A 5 heures du matin en effet, après la ridicule attaque de nuit du château de Courances, le clairon sonna le départ. Le colonel Arohnson avait abandonné la veille une de ses compagnies (la 8^e) aux prises avec l'ennemi ; rien ne lui semblait plus naturel alors que de se diriger sur Malesherbes.

On partit donc, et, vers les 7 h. 1/2 du matin, trois hussards de la Mort traversèrent en seigneurs et maîtres la bonne ville de Milly ; ils y prirent un cigare et deux de ces misérables qui, sous le nom de traînards ou de *chapardeurs*, se rendent à l'ennemi à l'occasion ou font l'office des corbeaux rouges le lendemain de la bataille. Pendant ce temps, nos braves Guillemain et Louis Grenier conservaient leur chassepot en se faisant hacher à coups de sabre.

Jusqu'au 25 septembre, un calme apparent régna dans la cité... ; cependant on discutait, et avec chaleur quelquefois.... « Les Prussiens peuvent ben venir, disait l'un !! puisque not' Empreu s'est rendu avec l'armée, y a pus qu'à traiter !! — Nous rendre, nous qui avons vu les Arbicos ; chouia, chouia, répliquait un vieux patriote... — Tu veux donc nous faire brûler, toé, n' te tourmente pas, on t' mettra dans la cave !! »

Ces quelques notes détachées du clavier patriotique faisaient rire les uns et pâlir les autres.

Enfin ! on dut se décider le 26 septembre, au matin, soixante-dix hussards de la Mort se rendirent majestueusement à la mairie ; on les admirait presque sur la route, mais le désenchantement ne tarda pas à gagner nos conservateurs.... il leur fallait en effet donner, et vite, et tout de suite : pain, vin, viande, sucre, eau-de-vie, draps, etc., etc., sous peine d'être remerciés à coups de plat de sabre !!

Il fallut bien s'exécuter et on s'exécuta

Pendant ce temps, les honnêtes gens qu'on avait voulu, au nom du salut commun, murer dans les caves ou dénoncer au vainqueur, s'étaient comptés.

MM. Boudineau, Poirrier et Dalher père, exaspérés, comme on le pense bien, se dirigeaient lentement vers le château de la Sablonnette ; c'est là que se trouvaient ces vieux outils de travail dont l'homme de cœur se sert avec tant de précision, lorsqu'il s'agit du salut de la patrie. Déjà, depuis une heure, le brave père Desnues s'était rendu, avec son fils Jules, à la Montignoite et tenait société au vieux sergent Butel, accompagné aussi de son héritier ; on se rappelait avec plaisir les Portes-de-Fer en Algérie, et on discutait sur la portée du fusil français et la valeur des Prussiens, quand apparurent MM. Sergent, notaire, Delaporte, agent-voyer, Adine, instituteur, Dornier, capitaine de la garde nationale, les trois frères Lepicier et MM. Raimbault, Arsène, Malton et Duval. On avait eu raison de s'estimer.. les Prussiens allaient rendre leurs comptes à leur tour...

Pendant que l'intrépide sergent-major Douay, avec les vingt-cinq francs-tireurs qui n'avaient plus voulu suivre le bataillon, pour voir *enfin* les ennemis prenait ses dispositions, un bruit sourd se fit entendre... Nos réquisitionnaires qui avaient été prévenus par une femme de mauvaise vie, *la Prudent*, au lieu de longer les rochers de la Montignoite, passèrent devant la ferme du Ruisseau, à 300 mètres de l'embuscade.

Les patriotes, croyant l'affaire manquée, sortirent du bois et se déployèrent en tirailleurs, et alors... les fusils de chasse, les espingoles, les fusils Pauly et les vieilles carabines de 1815, firent l'office d'une machine pneumatique... L'escorte avait été massacrée, et, le soir, les voitures furent ramenées en triomphe sur la place de la Halle.

Grand fut l'ébahissement des braves qui étaient restés pour garder leur chez eux... Allaient-ils murer cette fois et pour de bon, dans leurs caves, ces misérables bandits qui avaient osé résister aux pillards ? — Non ! chacun s'empressa de reprendre ses victuailles...

La journée (26) avait été plus fructueuse encore qu'on ne s'y était attendu... Un soldat bavarois, passant au galop avec une volumineuse correspondance, fut frappé de trois balles à la Montignotte même... Il expira en criant deux fois : « Coquins ! coquins ! »

La fameuse correspondance émanait du général allemand commandant à Pithiviers ; des renforts étaient demandés à Versailles ..; l'embryon de l'armée de la Loire commençait à inquiéter déjà un peu nos ennemis. Les braves MM. Poirier et Lepicier, comprenant l'importance d'une pareille trouvaille, tournèrent Pithiviers par Boynes, Beaune-la-Rollande et Boiscommun ; enfin, arrivés à Courcy et inquiets de ce qui se passait à Milly, ils prièrent le maire de porter cette dépêche au général de La Motte-Rouge.

Peut-être le maire de Courcy a-t-il rempli honorablement son devoir à son tour ; ce qu'il y a de sûr, au moins, c'est que le gouvernement a toujours ignoré les noms de ces valeureux volontaires qui, deux jours après, le 28, après s'être défendus encore quatre heures et demie, à la Montignotte, payèrent si chèrement, le lendemain, cette nouvelle preuve de dévouement au pays.

Comme l'a fait ressortir, avec un ton si élevé, l'honorable M. Carnot :

« Ne décourageons pas ceux qui sont les défenseurs innés du droit et les ennemis jurés de la force.

» Honneur à ces hommes qui, dans ce mot sacré de Patrie, comprennent Dieu, la mère, le père, la femme et l'enfant.

D. B. D.

